

La Reine des neiges

Conte en sept récits

LE MIROIR ET SES ÉCLATS

Premier récit

Commençons ! Une fois parvenus au bout de notre histoire, nous en saurons plus qu'à présent. Il y avait donc un troll, méchant à l'extrême ; c'était le diable lui-même. Un jour qu'il était d'humeur particulièrement joyeuse, il fabriqua un miroir dans lequel tout ce qui est bon et beau se réduisait au minimum, tandis que tout ce qui est vilain et laid, au contraire, ressortait avec encore plus d'éclat et paraissait encore pire. Les paysages les plus ravissants y ressemblaient à des épinards bouillis, et les meilleurs des hommes apparaissaient comme des monstres ou semblaient se tenir la tête en bas et sans ventre ! Les visages étaient tellement déformés qu'on ne pouvait plus les reconnaître ; si quelqu'un avait une tache de rousseur ou un grain de beauté sur le visage, celui-ci s'étalait sur toute la figure. Tout cela amusait énormément le diable. Une pensée humaine bonne et pieuse se reflétait dans le miroir sous forme d'une grimace inconcevable, si bien que le troll ne pouvait s'empêcher de rire, ravi de son invention. Tous les élèves du troll — il avait sa propre école — racontaient des merveilles à propos de ce miroir.

— Maintenant seulement, disaient-ils, on peut voir le monde entier et les gens tels qu'ils sont vraiment !

Et ils couraient partout avec le miroir ; bientôt il n'y eut ni un pays ni une personne qui ne s'y fussent reflétés de manière déformée. Finalement, ils voulurent atteindre le ciel pour se moquer des anges et du Créateur lui-même. Plus ils montaient haut, plus le miroir se tordait et se contorsionnait sous l'effet des grimaces ; ils avaient peine à le retenir entre leurs mains. Mais voici qu'ils s'élevèrent encore, et soudain le miroir se tordit tellement qu'il leur échappa des mains, tomba sur terre et se brisa en mille morceaux. Des millions, des milliards de ses éclats causèrent toutefois encore plus de malheurs que le miroir lui-même. Certains d'entre eux n'étaient pas plus gros qu'un grain de sable ; ils se dispersèrent à travers le monde, tombèrent parfois dans les yeux des gens et y restèrent. L'homme qui avait un tel éclat dans l'œil commençait à voir tout à l'envers ou ne remarquait dans chaque chose que ses mauvais côtés, car chaque éclat conservait la propriété distinctive du miroir lui-même. À certaines personnes, les éclats pénétraient directement dans le cœur, et c'était le pire : le cœur se

transformait en un bloc de glace. Parmi ces éclats, il y en avait de grands, assez grands pour être insérés dans des cadres de fenêtres, mais il ne valait mieux pas regarder par ces fenêtres ses bons amis. Enfin, il y avait aussi des éclats dont on fit des lunettes ; seulement, quel malheur lorsque les gens les portaient dans le but de voir les choses et d'en juger plus justement ! Et le méchant troll riait jusqu'à en avoir des coliques : tant le succès de son invention le chatouillait agréablement. Pourtant, beaucoup d'éclats du miroir continuaient de voler à travers le monde. Écoutons donc !

LE GARÇON ET LA FILLETTE

Deuxième récit

Dans une grande ville où il y a tant de maisons et de gens que tous ne peuvent pas se réserver ne serait-ce qu'un petit coin pour un jardin, et où par conséquent la plupart des habitants doivent se contenter de fleurs en pots dans leurs chambres, vivaient deux pauvres enfants ; pourtant, ils possédaient un jardin plus grand qu'un pot de fleurs. Ils n'étaient pas parents, mais s'aimaient comme frère et sœur. Leurs parents habitaient dans des mansardes de maisons voisines. Les toits des maisons se touchaient presque, et sous les avancées des toits courait une gouttière qui passait juste en dessous de la fenêtre de chaque mansarde. Ainsi, il suffisait d'enjamber depuis n'importe quelle fenêtre pour se retrouver à la fenêtre des voisins.

Chaque famille possédait une grande caisse en bois ; dedans poussaient des légumes et de petits rosiers (un dans chaque caisse), couverts de fleurs magnifiques. Les parents eurent l'idée de placer ces caisses en travers des gouttières — de sorte que, d'une fenêtre à l'autre, s'étendaient comme deux rangées de fleurs. Les pois descendaient des caisses en guirlandes vertes, les rosiers penchaient vers les fenêtres et entrelaçaient leurs branches ; il se forma ainsi quelque chose comme un arc de triomphe fait de verdure et de fleurs. Comme les caisses étaient très hautes et que les enfants savaient bien qu'il ne fallait pas y grimper, les parents permettaient souvent au garçon et à la fillette de se rendre visite en marchant sur le toit et de s'asseoir sur un petit banc sous les rosiers. Et quelles joyeuses parties ils faisaient là !

En hiver, ce plaisir cessait : les fenêtres se couvraient souvent de motifs de glace. Mais les enfants chauffaient des pièces de cuivre sur le poêle et les appliquaient contre les vitres gelées — aussitôt se formait un joli petit trou rond, par lequel apparaissait un œil gai et doux — c'étaient le garçon et la fillette, Kai et Gerda, qui se regardaient chacun depuis leur fenêtre. En été, ils pouvaient d'un bond se

rendre visite ; en hiver, il fallait d'abord descendre beaucoup, beaucoup de marches, puis remonter autant. Dans la cour voltigeait la neige.

— Ce sont des abeilles blanches qui essaient ! dit la grand-mère.

— Est-ce qu'elles ont aussi une reine ? demanda le garçon ; il savait que les vraies abeilles en ont une.

— Oui ! répondit la grand-mère. Les flocons de neige l'entourent d'un essaim dense, mais elle est plus grande que tous et ne reste jamais sur terre — elle vole éternellement sur un nuage noir. Souvent, la nuit, elle traverse les rues de la ville et regarde par les fenêtres ; c'est pourquoi celles-ci se couvrent de motifs de glace, comme de fleurs !

— Nous l'avons vue, nous l'avons vue ! dirent les enfants, convaincus que tout cela était la pure vérité.

— Et la Reine des Neiges ne peut-elle pas entrer ici ? demanda la fillette.

— Qu'elle essaie donc ! dit le garçon. Je la mettrai sur le poêle chaud, et elle fondra !

Mais la grand-mère lui caressa la tête et parla d'autre chose.

Le soir, alors que Kai était déjà chez lui et presque entièrement déshabillé, prêt à se coucher, il grimpa sur une chaise près de la fenêtre et regarda par le petit rond dégelé sur la vitre. Dehors, des flocons de neige voltigeaient ; l'un d'eux, un peu plus grand, tomba sur le bord de la caisse à fleurs et commença à grandir, à grandir, jusqu'à ce qu'enfin il se transformât en une femme enveloppée dans un tulle blanc extrêmement fin, tissé, semblait-il, de millions de petites étoiles de neige. Elle était si belle, si délicate — toute faite d'une glace éblouissante et blanche, et pourtant vivante ! Ses yeux scintillaient comme des étoiles, mais ils n'avaient ni chaleur ni douceur. Elle fit un signe de tête au garçon et lui fit geste de la main. Le petit garçon eut peur et sauta de la chaise ; quelque chose qui ressemblait à un grand oiseau passa rapidement devant la fenêtre.

Le lendemain, il faisait un beau froid, puis vint un dégel, et ensuite arriva le beau printemps. Le soleil brillait, les caisses à fleurs étaient de nouveau toutes vertes, les hirondelles construisaient leurs nids sous le toit, les fenêtres furent ouvertes, et les enfants purent à nouveau s'asseoir dans leur petit jardin sur le toit.

Les roses fleurirent tout l'été de façon délicieuse. La fillette apprit un psaume qui parlait aussi des roses ; elle le chantait au garçon en pensant à ses roses, et il chantait avec elle :

Déjà les roses fleurissent dans les vallées,
L'enfant Christ est parmi nous !

Les enfants chantaient en se tenant par la main, embrassaient les roses, regardaient le soleil clair et lui parlaient : il leur semblait que c'était l'enfant Christ lui-même qui les regardait depuis le soleil. Quel été merveilleux, et comme il faisait bon sous les buissons de roses parfumées, qui semblaient devoir fleurir éternellement !

Kai et Gerda étaient assis et examinaient un livre d'images représentant des animaux et des oiseaux ; la grande horloge du beffroi sonna cinq heures.

— Aïe ! s'écria soudain le garçon. J'ai senti comme une piqûre droit dans le cœur, et quelque chose m'est entré dans l'œil !

La fillette entoura son cou de ses petits bras ; il cligna des yeux, mais on ne voyait rien dans aucun des deux.

— Cela doit être sorti ! dit-il.

Mais justement, non. Dans son cœur et dans son œil étaient entrés deux éclats du miroir diabolique, dans lequel, comme nous nous en souvenons certainement, tout ce qui est grand et bon paraissait insignifiant et hideux, tandis que le mal et le laid se reflétaient avec encore plus d'éclat, et les mauvais aspects de chaque chose ressortaient encore plus nettement. Pauvre Kai ! Désormais, son cœur devait se transformer en un bloc de glace ! La douleur dans l'œil et dans le cœur avait déjà disparu, mais les éclats eux-mêmes y restaient.

— Pourquoi pleures-tu ? demanda-t-il à Gerda. Pouah ! Comme tu es laide maintenant ! Je n'ai plus mal du tout ! Fi ! s'écria-t-il ensuite. Cette rose est mangée par un ver ! Et celle-là est toute tordue ! Quelles roses affreuses ! Elles ne valent pas mieux que les caisses dans lesquelles elles poussent !

Et il donna un coup de pied dans la caisse, arracha deux roses.

— Kai, que fais-tu ? s'écria la fillette ; mais lui, voyant sa frayeur, arracha encore une rose et s'enfuit loin de la gentille petite Gerda vers sa propre fenêtre.

Par la suite, quand la fillette lui apportait le livre d'images, il disait que ces images ne convenaient qu'aux bébés ; quand la grand-mère racontait quelque chose, il chipotait sur chaque mot. Et ce n'était pas tout ! Il alla même jusqu'à imiter sa démarche, mettre ses lunettes et contrefaire sa voix ! Cela rendait très

cela semblait aussi amuser les gens. Bientôt, le garçon apprit à imiter tous ses voisins ; il excellait à mettre en évidence toutes leurs bizarreries et leurs défauts, et les gens disaient :

— Quelle tête a ce petit garçon !

Et la cause de tout cela était les éclats du miroir qui lui étaient entrés dans l'œil et dans le cœur. C'est pourquoi il se moquait même de la jolie petite Gerda, qui l'aimait de tout son cœur.

Et ses jeux devinrent maintenant tout autres, si compliqués. Un jour d'hiver, alors que la neige voltigeait, il apparut avec une grande loupe et plaça sous la neige le pan de sa veste bleue.

— Regarde dans la loupe, Gerda ! dit-il.

Chaque flocon de neige paraissait sous la loupe bien plus grand qu'il ne l'était en réalité, et ressemblait à une fleur somptueuse ou à une étoile à dix angles. Quel miracle !

— Tu vois comme c'est habilement fait ! dit Kaï. C'est bien plus intéressant que les vraies fleurs ! Et quelle précision ! Pas une seule ligne irrégulière ! Ah, si seulement elles ne fondaient pas !

Peu après, Kaï arriva avec de grandes moufles, un traîneau sur le dos, et cria à l'oreille de Gerda : « On m'a permis d'aller faire du traîneau sur la grande place avec d'autres garçons ! » puis il s'enfuit.

Sur la place, de nombreux enfants faisaient du traîneau. Ceux qui étaient les plus hardis attachaient leurs traîneaux aux traîneaux des paysans et parcouraient ainsi une assez longue distance. La joie bouillonnait. Au plus fort de l'allégresse, de grands traîneaux peints en blanc apparurent sur la place. Dedans était assis un homme, entièrement enveloppé dans une pelisse de fourrure blanche et coiffé d'un bonnet semblable. Les traîneaux firent deux fois le tour de la place ; Kaï attacha vivement son traîneau aux leurs et partit. Les grands traîneaux filèrent plus vite, puis quittèrent la place pour s'engager dans une ruelle. L'homme qui y était assis se retourna et fit à Kaï un signe amical, comme à une connaissance. Kaï tenta à plusieurs reprises de détacher son traîneau, mais l'homme à la pelisse lui faisait signe, et il continua de rouler. Voilà qu'ils franchirent les portes de la ville. La neige se mit soudain à tomber en gros flocons, il fit si sombre qu'on n'y voyait goutte alentour. Le garçon se hâta de lâcher la corde par laquelle il s'était accroché aux grands traîneaux, mais son traîneau semblait collé aux grands traîneaux et continuait de filer comme emporté par un tourbillon. Kaï poussa un grand cri — personne ne l'entendit ! La neige tombait, les traîneaux fondaient,

plongeant dans les congères, sautant par-dessus les clôtures et les fossés. Kai tremblait de tout son corps, il voulut réciter le « Notre Père », mais dans son esprit tournait sans cesse la table de multiplication.

Les flocons de neige grossissaient toujours et finirent par se transformer en grandes poules blanches. Soudain, elles s'envolèrent dans toutes les directions, les grands traîneaux s'arrêtèrent, et l'homme qui y était assis se leva. C'était une femme haute, mince, d'une blancheur éblouissante — la Reine des Neiges ; sa pelisse et son bonnet étaient faits de neige.

— Nous avons bien roulé ! dit-elle. Mais tu es tout glacé. Monte dans ma pelisse !

Et, ayant installé le garçon dans son traîneau, elle l'enveloppa dans sa pelisse ; Kai sembla s'enfoncer dans un amas de neige.

— Tu as encore froid ? demanda-t-elle, et elle l'embrassa au front.

Ouïe ! Son baiser était plus froid que la glace, le transperça de froid jusqu'au plus profond et atteignit son cœur, qui déjà était à moitié de glace. Pendant une minute, Kai crut qu'il allait mourir, mais au contraire, il se sentit mieux, il cessa même tout à fait d'avoir froid.

— Mon traîneau ! N'oublie pas mon traîneau ! se souvint-il avant tout de son traîneau.

Et le traîneau fut attaché au dos de l'une des poules blanches, qui s'envola avec lui derrière les grands traîneaux. La Reine des Neiges embrassa Kai une fois encore, et il oublia Gerda, et sa grand-mère, et tous les siens.

— Je ne t'embrasserai plus ! dit-elle. Sinon, je t'embrasserais à mort !

Kai la regarda — elle était si belle ! Il ne pouvait imaginer visage plus intelligent, plus ravissant. Maintenant, elle ne lui paraissait plus glacée, comme cette fois où elle était assise derrière la fenêtre et lui faisait signe de la tête ; maintenant, elle lui semblait la perfection. Il n'avait plus peur d'elle et lui raconta qu'il connaissait les quatre opérations de l'arithmétique, même avec les fractions, qu'il savait combien il y avait de milles carrés et d'habitants dans chaque pays, et elle ne fit que sourire en réponse. Alors il lui sembla qu'en réalité il savait peu de chose, et il fixa son regard dans l'espace aérien infini. À cet instant même, la Reine des Neiges s'éleva avec lui vers un sombre nuage de plomb, et ils partirent. La tempête hurlait et gémissait, comme si elle chantait d'anciennes chansons ; ils volaient au-dessus des forêts et des lacs, au-dessus des mers et de la terre ferme ; sous eux soufflaient des vents froids, hurlaient les loups, étincelait la neige, volaient en croassant des corbeaux noirs, tandis qu'au-dessus d'eux brillait une grande lune claire. Kai la

regarda toute la longue, longue nuit d'hiver — le jour, il dormait aux pieds de la Reine des Neiges.

LE JARDIN DE FLEURS D'UNE FEMME QUI SAVAIT FAIRE DE LA MAGIE

Troisième récit

Mais qu'était-il donc arrivé à Gerda lorsque Kaï ne revint pas ? Et où était-il passé ? Personne ne le savait, personne ne put donner aucune nouvelle de lui. Les garçons racontèrent seulement qu'ils l'avaient vu attacher son traîneau à de magnifiques grands traîneaux, qui ensuite avaient tourné dans une ruelle et étaient sortis par les portes de la ville. Personne ne savait où il était passé. Beaucoup de larmes furent versées pour lui ; Gerda pleura amèrement et longtemps. Finalement, on conclut qu'il était mort, noyé dans la rivière qui coulait derrière la ville. Les sombres jours d'hiver durèrent longtemps.

Mais voici que le printemps arriva, le soleil se montra.

— Kaï est mort et ne reviendra plus ! dit Gerda.

— Je ne le crois pas ! répondit la lumière du soleil.

— Il est mort et ne reviendra plus ! répéta-t-elle aux hirondelles.

— Nous ne le croyons pas ! répondirent-elles.

Finalement, Gerda elle-même cessa de le croire.

— Je vais mettre mes nouveaux petits souliers rouges : Kaï ne les a jamais vus, dit-elle un matin, et j'irai demander à la rivière des nouvelles de lui.

Il faisait encore très tôt ; elle embrassa sa grand-mère endormie, enfila ses petits souliers rouges et courut toute seule hors de la ville, droit vers la rivière.

— Est-il vrai que tu as pris mon frère adoptif ? Je te donnerai mes petits souliers rouges si tu me le rends !

Et il sembla à la fillette que les vagues lui faisaient signe d'une manière étrange ; alors elle ôta ses petits souliers rouges, son premier trésor, et les jeta dans la rivière. Mais ils tombèrent juste près du bord, et les vagues les rejetèrent aussitôt sur la terre ferme — la rivière semblait ne pas vouloir prendre à la fillette son plus précieux trésor, puisqu'elle ne pouvait lui rendre Kaï. La fillette pensa qu'elle n'avait pas jeté les souliers très loin, monta dans une barque qui se balançait parmi les roseaux, se tint debout tout au bord de la poupe et jeta de nouveau les souliers dans l'eau. La barque n'était pas attachée et s'éloigna du rivage. La fillette voulut sauter au plus vite sur la terre ferme, mais, pendant qu'elle se frayait un chemin de

la poupe vers la proue, la barque s'était déjà éloignée du bord d'une entière archine et filait rapidement au gré du courant.

Gerda eut terriblement peur et se mit à pleurer et à crier, mais personne, sauf les moineaux, n'entendit ses cris ; quant aux moineaux, ils ne purent la transporter sur la terre ferme et se contentèrent de voler le long de la rive derrière elle en gazouillant, comme pour la consoler : « Nous sommes là ! Nous sommes là ! »

La barque était emportée de plus en plus loin ; Gerda restait immobile, en bas seulement ; ses petits souliers rouges flottaient derrière la barque, mais ne pouvaient la rattraper.

Les rives de la rivière étaient très belles — partout on voyait des fleurs merveilleuses, de grands arbres aux larges ramures, des prés où paissaient des moutons et des vaches, mais nulle part on ne voyait âme qui vive.

« Peut-être la rivière m'emporte-t-elle vers Kaï ! » pensa Gerda, se réjouit, se leva et admira longtemps, longtemps les belles rives verdoyantes. Mais voilà qu'elle arriva près d'un grand verger de cerisiers, où se nichait une maisonnette aux fenêtres garnies de vitraux colorés et au toit de chaume. Devant la porte se tenaient deux soldats de bois qui présentaient les armes avec leurs fusils à tous ceux qui passaient en flottant.

Gerda leur cria : elle les prit pour des êtres vivants, mais eux, naturellement, ne lui répondirent pas. Voilà qu'elle s'approcha encore plus près d'eux, la barque aborda presque tout contre la rive, et la fillette cria encore plus fort. De la maisonnette sortit, s'appuyant sur une canne, une vieille, très vieille femme coiffée d'un grand chapeau de paille peint de merveilleuses fleurs.

— Ah, pauvre petite ! dit la vieille femme. Comment es-tu arrivée sur une si grande et rapide rivière et comment as-tu pu aller si loin ?

Sur ces mots, la vieille femme entra dans l'eau, accrocha la barque avec sa canne, la tira vers le rivage et fit débarquer Gerda.

Gerda était ravie, ravie d'être enfin sur la terre ferme, bien qu'elle eût un peu peur de cette vieille étrangère.

— Eh bien, viens, et raconte-moi qui tu es et comment tu es arrivée ici ? dit la vieille femme.

Gerda se mit à lui raconter tout, et la vieille femme hochait la tête et répétait : « Hum ! hum ! » Mais voilà que la fillette eut fini et demanda à la vieille si elle

n'avait pas vu Kai. Celle-ci répondit qu'il n'était pas encore passé par là, mais qu'il passerait sûrement, si bien que la fillette

il n'y a pas encore lieu de s'affliger — qu'elle goûte plutôt des cerises et admire les fleurs qui poussent dans le jardin : elles sont plus belles que celles dessinées dans n'importe quel livre d'images et savent toutes raconter des contes ! Là-dessus, la vieille prit Gerda par la main, l'emmena dans sa petite maison et ferma la porte à clé.

Les fenêtres étaient hautes au-dessus du sol et toutes faites de petits carreaux de verre multicolores — rouges, bleus et jaunes ; conformément à cela, la pièce elle-même était baignée d'une lumière étonnamment vive, irisée. Sur la table se trouvait un panier rempli de merveilleuses cerises, et Gerda pouvait en manger tant qu'il lui plaisait ; tandis qu'elle mangeait, la vieille lui peignait les cheveux avec un peigne d'or. Les cheveux formaient des boucles et entouraient le frais petit visage rond de l'enfant, semblable à une rose, d'une auréole dorée.

— Il y a longtemps que je souhaitais avoir une si gentille petite fille ! dit la vieille. Tu verras comme nous vivrons bien ensemble !

Et elle continua de peigner les boucles de l'enfant, et plus elle peignait, plus Gerda oubliait son frère adoptif Kai : la vieille savait pratiquer la magie. Elle n'était pas une méchante sorcière et ne lançait des sorts que rarement, pour son propre plaisir ; maintenant, elle désirait ardemment garder Gerda auprès d'elle. Alors elle alla dans le jardin, toucha de sa canne tous les buissons de rosiers, et ceux-ci, tels qu'ils étaient en pleine floraison, s'enfoncèrent tous profondément, très profondément dans la terre, sans laisser aucune trace. La vieille craignait que Gerda, en voyant des roses, ne se souvînt des siennes, puis de Kai, et ne s'enfuît loin d'elle.

Ayant accompli sa besogne, la vieille conduisit Gerda dans le parterre de fleurs. Les yeux de l'enfant s'émerveillèrent : il y avait là des fleurs de toutes sortes et de toutes les saisons. Quelle beauté, quel parfum ! Dans le monde entier, on n'eût pas trouvé de livre d'images plus bigarré, plus beau que ce parterre. Gerda sautait de joie et jouait parmi les fleurs jusqu'à ce que le soleil se couchât derrière les grands cerisiers. Alors on la coucha dans un lit merveilleux avec des édredons de soie rouge, bourrés de violettes bleues ; l'enfant s'endormit et fit des rêves tels qu'en fait peut-être une reine le jour de son mariage.

Le lendemain, on permit de nouveau à Gerda de jouer au soleil. Ainsi passèrent beaucoup de jours. Gerda connaissait chaque fleur du jardin, mais, aussi nombreuses fussent-elles, il lui semblait toujours qu'il en manquait une, seulement laquelle ? Un jour, elle était assise et examinait le chapeau de paille de la vieille,

peint de fleurs ; la plus belle d'entre elles était justement une rose — la vieille avait oublié de l'effacer. Voilà ce que c'est que la distraction !

— Comment ! Il n'y a pas de roses ici ? dit Gerda, et aussitôt elle courut les chercher dans tout le jardin — il n'y en avait pas une seule !

Alors l'enfant s'affaissa sur le sol et pleura. Des larmes chaudes tombèrent précisément à l'endroit où se tenait auparavant l'un des buissons de rosiers, et dès qu'elles eurent humecté la terre, le buisson en sortit instantanément, aussi frais et fleuri qu'auparavant. Gerda l'enlaça de ses petits bras, se mit à embrasser les roses et se souvint de ces merveilleuses roses qui fleurissaient chez elle, et en même temps de Kai.

— Comme j'ai tardé ! dit l'enfant. Il faut que je cherche Kai !... Savez-vous où il est ? demanda-t-elle aux roses. Croyez-vous qu'il soit mort et qu'il ne revienne plus jamais ?

— Il n'est pas mort ! dirent les roses. Nous étions nous-mêmes sous la terre, où se trouvent tous les morts, mais Kai n'était point parmi eux.

— Merci ! dit Gerda, et elle alla vers d'autres fleurs, regarda dans leurs corolles et demanda : « Ne savez-vous pas où est Kai ? »

Mais chaque fleur se réchauffait au soleil et ne pensait qu'à son propre conte ou à sa propre histoire ; Gerda en entendit beaucoup, mais aucune des fleurs ne prononça un seul mot concernant Kai.

Que lui raconta donc le lis de feu ?

— Entends-tu comme bat le tambour ? Boum ! boum ! Les sons sont très monotones : boum ! boum ! Écoute donc le chant lugubre des femmes ! Écoute les cris des prêtres !... Vêtue d'une longue robe rouge, une veuve hindoue se tient debout sur le bûcher. La flamme enveloppe son corps et celui de son mari défunt, mais elle pense à lui vivant — à lui, dont le regard brûlait son cœur plus fort que la flamme qui va maintenant consumer son corps. Est-ce que la flamme du cœur peut s'éteindre dans la flamme du bûcher ?

— Je ne comprends rien ! dit Gerda.

— C'est mon conte ! répondit le lis de feu. Que raconta le liseron ?

— Un étroit sentier de montagne mène à un ancien château de chevalier, fièrement dressé sur un rocher. Les vieilles murailles de briques sont densément recouvertes de lierre. Ses feuilles s'accrochent au balcon, et sur le balcon se tient une ravissante jeune fille ; elle se penche par-dessus la balustrade et regarde la route.

La jeune fille est plus fraîche qu'une rose, plus légère qu'une fleur de pommier agitée par le vent. Comme bruit sa robe de soie ! Est-il possible qu'il ne vienne pas ?

— Parles-tu de Kai ? demanda Gerda.

— Je raconte mon conte, mes rêveries ! répondit le liseron. Que raconta le petit perce-neige ?

— Entre les arbres balance une longue planche — ce sont des balançoires. Sur la planche sont assises deux gentilles petites filles ; leurs robes sont blanches comme la neige, et sur leurs chapeaux flottent de longs rubans de soie verte. Leur petit frère, plus âgé qu'elles, se tient derrière ses sœurs, tenant les cordes avec les plis de ses coudes ; dans ses mains il a : dans l'une, une petite tasse remplie d'eau savonneuse, dans l'autre, un petit tuyau d'argile. Il souffle des bulles, la planche oscille, les bulles s'envolent dans les airs, scintillant au soleil de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. En voici une suspendue au bout du tuyau, qui se balance sous le souffle du vent. Une petite chienne noire, légère comme une bulle de savon, se dresse sur ses pattes de derrière et pose ses pattes de devant sur la planche, mais la planche s'élève vers le haut, la chienne tombe, aboie et se fâche. Les enfants la taquinent, les bulles éclatent... La planche oscillante, l'écume dispersée dans les airs — voilà ma chanson !

— Elle est peut-être belle, mais tu dis tout cela d'un ton si triste ! Et encore pas un mot sur Kai !

Que diront les jacinthes ?

— Il était une fois trois sveltes et aériennes belles-sœurs. L'une portait une robe rouge, l'autre une robe bleue, la troisième une robe toute blanche. Bras dessus, bras dessous, elles dansaient à la claire lumière de la lune près d'un lac tranquille. Ce n'étaient point des elfes, mais de véritables jeunes filles. Dans l'air se répandit un doux parfum, et les jeunes filles disparurent dans la forêt. Puis le parfum devint encore plus fort, encore plus doux — trois cercueils émergèrent du fourré ; dedans gisaient les belles-sœurs, et autour d'eux voltigeaient, telles de vivantes étincelles, des lucioles lumineuses. Dorment-elles ou sont-elles mortes ? Le parfum des fleurs dit qu'elles sont mortes. La cloche du soir sonne pour les défunts !

— Vous m'avez rendue triste ! dit Gerda. Vos clochettes aussi exhalent un parfum si puissant !... Maintenant, je ne peux plus chasser de mon esprit ces jeunes filles mortes ! Ah, est-il possible que Kai aussi soit mort ? Mais les roses étaient sous la terre et disent qu'il n'y est pas !

— Ding-dang ! tintèrent les clochettes des jacinthes. Nous ne sonnons pas pour Kaï ! Nous ne le connaissons même pas ! Nous sonnons notre propre chanson ; nous n'en connaissons point d'autre !

Et Gerda s'approcha du pissenlit doré, qui brillait dans l'herbe verte et éclatante.

— Toi, petit soleil clair ! lui dit Gerda. Dis-moi, ne sais-tu pas où je dois chercher mon frère adoptif ?

Le pissenlit brilla encore plus vivement et regarda l'enfant. Quelle chanson lui chanta-t-il ? Hélas ! Dans cette chanson non plus, il n'était pas question de Kaï !

— Le début du printemps, dans une petite cour, le clair soleil de Dieu brille avec bienveillance. Les hirondelles tournoient près du mur blanc attenant à la cour des voisins. De l'herbe verte émergent les premières petites fleurs jaunes, étincelant au soleil comme de l'or. Une vieille grand-mère est sortie s'asseoir dans la cour ; voici que revient de visite sa petite-fille, pauvre servante, et elle embrasse tendrement la vieille. Le baiser de la jeune fille vaut plus que l'or — il vient droit du cœur. De l'or sur ses lèvres, de l'or dans son petit cœur, de l'or aussi dans le ciel à l'heure matinale ! Voilà tout ! dit le pissenlit.

— Ma pauvre grand-mère ! soupira Gerda. Comme elle s'ennuie de moi, comme elle s'afflige ! Pas moins qu'elle ne s'affligeait de Kaï ! Mais je reviendrai bientôt et je le ramènerai avec moi. Inutile d'interroger davantage les fleurs : on n'en tirera rien, elles ne connaissent que leurs chansons !

Elle retroussa sa jupe plus haut pour courir plus aisément, mais lorsqu'elle voulut sauter par-dessus le lis jaune, celui-ci la fouetta aux jambes. Gerda s'arrêta, regarda la longue fleur et demanda :

— Toi, peut-être, sais-tu quelque chose ? Et elle se pencha vers lui, attendant une réponse. Que dit donc le lis jaune ?

— Je me vois moi-même ! Je me vois moi-même ! Oh, comme je parfume !... Très haut, très haut, dans une petite chambre, juste sous le toit, se tient une danseuse à demi vêtue. Tantôt elle fait l'équilibre sur une jambe, tantôt elle se tient fermement sur les deux et foule ainsi le monde entier, car elle n'est qu'une illusion d'optique. La voici qui verse de l'eau d'une théière sur un morceau d'étoffe blanche qu'elle tient dans ses mains. C'est son corsage. La pureté est la meilleure

Quelle beauté ! Une petite jupe blanche est accrochée à un clou enfoncé dans le mur ; la jupe aussi a été lavée avec de l'eau de la théière et séchée sur le toit ! Voilà que la jeune fille s'habille et noue autour de son cou un foulard jaune vif, qui fait encore davantage ressortir la blancheur de sa petite robe. De nouveau, une

jambe se lève dans les airs ! Regarde comme elle se tient droite sur l'autre, exactement comme une fleur sur sa tige ! Je me vois moi-même, je me vois moi-même !

— Quant à moi, cela m'importe peu ! dit Gerda. Inutile de me raconter tout cela !

Et elle courut hors du jardin.

La porte n'était fermée que par un verrou ; Gerda tira le loquet rouillé, il céda, la porte s'ouvrit, et la fillette, pieds nus, se mit à courir sur le chemin ! Par trois fois, elle regarda derrière elle, mais personne ne la poursuivait. Enfin, fatiguée, elle s'assit sur une pierre et jeta un regard autour d'elle : l'été était déjà passé, on était en pleine automne tardive, tandis que dans le merveilleux jardin de la vieille femme, où le soleil brillait éternellement et où fleurissaient des fleurs de toutes les saisons, rien de tout cela ne se remarquait !

— Mon Dieu ! Comme j'ai tardé ! Voici déjà l'automne ! Ce n'est pas le moment de se reposer ! dit Gerda, et elle se remit en route.

Ah, comme ses pauvres petites jambes fatiguées lui faisaient mal ! Comme l'air était froid et humide ! Les feuilles des saules étaient entièrement jaunies, la brume s'y déposait en grosses gouttes et ruisselait jusqu'au sol ; les feuilles tombaient à foison. Un buisson d'épines seul demeurerait tout couvert de baies âpres et acerbes. Comme tout l'univers blanc paraissait gris et morose !

LE PRINCE ET LA PRINCESSE

Quatrième récit

Gerda dut de nouveau s'asseoir pour se reposer. Sur la neige, juste devant elle, sautillait un grand corbeau ; il observa longtemps, très longtemps la fillette, en hochant la tête vers elle, et enfin il prit la parole :

— Croâ, croâ ! Bonjour !

Il ne pouvait prononcer plus clairement en langage humain, mais manifestement il souhaitait du bien à la fillette et lui demanda où donc elle errait ainsi toute seule à travers le vaste monde. Les mots « toute seule », Gerda les comprit parfaitement et aussitôt en saisit toute la signification. Ayant raconté au corbeau toute sa vie, la fillette lui demanda s'il avait vu Kay.

Le corbeau secoua la tête d'un air pensif et dit :

— Peut-être, peut-être !

— Comment ? Vraiment ? s'écria la fillette, faillit étouffer le corbeau sous ses baisers.

— Doucement, doucement ! dit le corbeau. Je pense que c'était bien ton Kay ! Mais maintenant, il t'a probablement oubliée avec sa princesse !

— Est-ce qu'il vit chez la princesse ? demanda Gerda.

— Eh bien, écoute ! dit le corbeau. Seulement, il m'est terriblement difficile de parler votre langue ! Si tu comprenais le langage des corbeaux, je te raconterais tout beaucoup mieux.

— Non, on ne me l'a pas appris ! dit Gerda. Grand-mère, elle, comprend ! Comme ce serait bien si moi aussi je savais !

— Eh bien, tant pis ! dit le corbeau. Je raconterai comme je pourrai, même si c'est mal. Et il raconta tout ce qu'il savait lui-même.

— Dans le royaume où nous nous trouvons toi et moi, il y a une princesse, si intelligente qu'on ne saurait le dire ! Elle a lu tous les journaux du monde et a déjà oublié tout ce qu'elle a lu, voilà quelle intelligence ! Un jour, elle était assise sur son trône, — et il n'y a guère de plaisir en cela, disent les gens, — et elle chantonnait : « Pourquoi donc ne me marierais-je pas ? » « En effet ! » pensa-t-elle, et elle eut envie de se marier. Mais pour époux, elle voulait choisir quelqu'un qui sût répondre quand on lui parlait, et non point quelqu'un qui ne sût que faire l'important : cela est si ennuyeux ! Alors on convoqua au son du tambour toutes les dames de la cour et on leur fit connaître la volonté de la princesse. Toutes furent très contentes et dirent : « Voilà qui nous plaît ! Nous y pensions nous-mêmes récemment ! » Tout cela est la pure vérité ! ajouta le corbeau. J'ai une fiancée à la cour, elle est apprivoisée, — c'est d'elle que je tiens tout cela.

Sa fiancée était une corneille.

— Le lendemain, tous les journaux parurent avec une bordure de cœurs et avec les chiffres de la princesse. Il y était annoncé que chaque jeune homme d'agréable apparence pouvait se présenter au palais et converser avec la princesse ; et celui qui se comporterait avec une entière liberté, comme chez lui, et se révélerait le plus éloquent, la princesse le choisirait pour époux ! Oui, oui ! répéta le corbeau. Tout cela est aussi certain que le fait que je suis assis ici devant toi ! Le peuple afflua au palais en masse, il y eut bousculade et cohue, mais aucun résultat ni le premier ni le second jour. Dans la rue, tous les prétendants parlaient excellemment, mais dès qu'ils franchissaient le seuil du palais, voyaient la garde tout en argent, les laquais tout en or et pénétraient dans les immenses salles inondées de lumière, ils étaient saisis de stupeur. Ils s'approchaient du trône où

siégeait la princesse et ne faisaient que répéter ses dernières paroles, alors que ce n'était nullement ce qu'elle désirait ! Vraiment, on les aurait crus tous drogués avec du stramoine ! Et une fois sortis par les portes, ils retrouvaient aussitôt la parole. Depuis les portes mêmes jusqu'à l'entrée du palais s'étirait une queue interminable de prétendants. J'y étais moi-même et je l'ai vu ! Les prétendants avaient faim et soif, mais du palais on ne leur donnait même pas un verre d'eau. Certes, les plus avisés s'étaient munis de tartines, mais les prévoyants ne partageaient point avec leurs voisins, pensant en eux-mêmes : « Qu'ils aient donc faim, qu'ils maigrissent — la princesse ne les prendra pas ! »

— Eh bien, et Kay, Kay ? demanda Gerda. Quand donc est-il arrivé ? Est-il venu lui aussi pour demander la main de la princesse ?

— Attends ! Attends ! Maintenant nous arrivons justement à lui ! Le troisième jour parut un petit homme, ni en carrosse, ni à cheval, mais simplement à pied, et il entra droit au palais. Ses yeux brillaient comme les tiens ; ses cheveux étaient longs, mais il était pauvrement vêtu.

— C'est Kay ! s'écria Gerda, ravie. Ainsi je l'ai trouvé ! Et elle frappa dans ses mains.

— Il avait une besace sur le dos ! poursuivit le corbeau.

— Non, c'étaient sûrement ses traîneaux ! dit Gerda. Il est parti de chez lui avec ses traîneaux !

— C'est fort possible ! dit le corbeau. Je n'ai pas bien distingué. Donc, voici ce que m'a raconté ma fiancée : entré par les portes du palais et ayant vu la garde en argent, et sur les escaliers les laquais en or, il ne fut nullement troublé, hocha la tête et dit : « Cela doit être ennuyeux de rester ainsi debout dans l'escalier, je vais plutôt entrer dans les appartements ! » Toutes les salles étaient inondées de lumière ; les dignitaires se promenaient sans bottes, portant des plats d'or : on ne pouvait imaginer plus de solennité ! Et ses bottes grinçaient bel et bien, mais il n'en était point embarrassé.

— C'est sûrement Kay ! s'écria Gerda. Je sais qu'il avait des bottes neuves ! Je les ai moi-même entendues grincer quand il venait chez grand-mère !

— Oui, elles grinçaient passablement ! poursuivit le corbeau. Mais il s'approcha hardiment de la princesse ; elle était assise sur une perle grosse comme un fuseau, et tout autour se tenaient les dames et les cavaliers de la cour avec leurs femmes de chambre, les servantes des femmes de chambre, les valets de chambre, les domestiques des valets de chambre et le garçon des domestiques des valets de chambre. Plus quelqu'un se tenait loin de la princesse et près des portes, plus il

avait l'air important et hautain. Quant au garçon des domestiques des valets de chambre, qui se tenait juste dans l'encadrement de la porte, on ne pouvait même pas le regarder sans frayeur — tant il était important !

— Quelle frayeur ! dit Gerda. Et Kay a tout de même épousé la princesse ?

— Si je n'étais pas corbeau, je l'aurais moi-même épousée, quoique je sois fiancé. Il engagea la conversation avec la princesse et parla aussi bien que moi lorsque je parle en langage de corbeau, — du moins c'est ce que m'a dit ma fiancée. Il se comporta en général avec beaucoup d'aisance et de grâce et déclara qu'il n'était point venu pour demander la main, mais seulement pour entendre les discours sensés de la princesse. Eh bien donc, elle lui plut, et il lui plut aussi !

— Oui, oui, c'est Kay ! dit Gerda. Il est si intelligent ! Il connaissait les quatre opérations de l'arithmétique, et même avec les fractions ! Ah, conduis-moi donc au palais !

— C'est facile à dire, répondit le corbeau, mais comment faire ? Attends, je vais parler à ma fiancée — elle imaginera quelque chose et nous conseillera. Tu penses qu'on te laissera entrer ainsi directement au palais ? Allons donc, on n'y laisse pas entrer si facilement des fillettes comme toi !

— On me laissera entrer ! dit Gerda. Pourvu que Kay entende que je suis ici, il accourrait aussitôt vers moi !

— Attends-moi ici près de la grille ! dit le corbeau, secoua la tête et s'envola.

Il revint seulement vers le soir et croassa :

— Croâ, croâ ! Ma fiancée t'envoie mille salutations et voici ce petit pain. Elle l'a dérobé à la cuisine — il y en a beaucoup, et tu as sûrement faim !... Eh bien, tu ne peux pas entrer au palais : tu es pieds nus — la garde en argent et les laquais en or ne te laisseront jamais passer. Mais ne pleure pas, tu y entreras tout de même. Ma fiancée sait comment gagner la chambre à coucher de la princesse par l'entrée de service, et elle sait où trouver la clé.

Ainsi ils entrèrent dans le jardin, marchèrent le long de longues allées jonchées de feuilles d'automne jaunies, et, lorsque toutes les lumières des fenêtres du palais se furent éteintes l'une après l'autre, le corbeau conduisit la fillette vers une petite porte entrouverte.

Oh, comme battait son petit cœur

Gerda tremblait de peur et d'impatiente joie ! Elle semblait sur le point de commettre quelque méfait, alors qu'elle désirait seulement savoir si son Kay se

trouvait ici ! Oui, oui, c'était bien lui, assurément ! Elle voyait si vivement ses yeux intelligents, ses longs cheveux, son sourire... Comme il lui souriait autrefois, lorsqu'ils s'asseyaient côte à côte sous les buissons de roses ! Et comme il serait heureux maintenant en la voyant, en apprenant quel long voyage elle avait entrepris pour lui, en sachant combien tous à la maison avaient souffert de son absence ! Ah, elle était vraiment hors d'elle-même, partagée entre la crainte et l'allégresse.

Mais les voici arrivés sur le palier de l'escalier ; une petite lampe brûlait sur l'armoire, et sur le sol était assise une corneille apprivoisée qui regardait autour d'elle. Gerda fit une révérence et s'inclina, comme sa grand-mère le lui avait appris.

— Mon fiancé m'a tant dit de bien de vous, mademoiselle ! dit la corneille apprivoisée. « Le récit de votre vie », comme on a coutume de le dire, est également très touchant ! Voulez-vous bien prendre la lampe ? Moi, je passerai devant. Nous suivrons le chemin direct — ainsi nous ne rencontrerons personne !

— Il me semble que quelqu'un vient derrière nous ! dit Gerda, et aussitôt des ombres passèrent rapidement près d'elle avec un léger bruit : des chevaux aux crinières flottantes et aux jambes fines, des chasseurs, des dames et des cavaliers montés.

— Ce sont des rêves ! dit la corneille apprivoisée. Ils viennent emporter les pensées des grands personnages à la chasse. Tant mieux pour nous : nous pourrions plus facilement examiner ceux qui dorment ! J'espère toutefois qu'une fois introduite dans cette demeure, vous montrerez que vous avez un cœur reconnaissant !

— Y a-t-il là matière à discussion ? Cela va de soi ! dit le corbeau des bois.

Alors ils entrèrent dans la première salle, entièrement tapissée de satin rose brodé de fleurs. De nouveau, des rêves filèrent devant la petite fille, mais si vite qu'elle n'eut pas le temps de distinguer les cavaliers. Une salle était plus magnifique que l'autre — à en perdre la tête. Enfin ils parvinrent à la chambre à coucher : le plafond rappelait la cime d'un immense palmier aux feuilles de cristal précieux ; du centre pendait une épaisse tige d'or portant deux lits en forme de lys. L'un était blanc, et la princesse y dormait ; l'autre était rouge, et Gerda espérait y trouver Kay. La petite fille souleva doucement l'un des pétales rouges et aperçut une nuque châtain foncé. C'était Kay ! Elle prononça son nom à haute voix et approcha la lampe tout près de son visage. Les rêves s'enfuirent avec fracas ; le prince se réveilla et tourna la tête... Ah, ce n'était pas Kay !

Le prince lui ressemblait seulement par la nuque, mais il était aussi jeune et beau. De parmi le lys blanc, la princesse surgit et demanda ce qui se passait. Gerda pleura et raconta toute son histoire, mentionnant aussi ce que les corbeaux avaient fait pour elle...

— Oh, pauvre enfant ! dirent le prince et la princesse. Ils louèrent les corbeaux, déclarèrent qu'ils ne leur en voulaient nullement — à condition qu'ils ne recommencent plus à l'avenir — et voulurent même les récompenser.

— Souhaitez-vous devenir des oiseaux libres ? demanda la princesse. Ou désirez-vous occuper la charge de corbeaux de cour, entretenus pleinement grâce aux restes de cuisine ?

Le corbeau et la corneille s'inclinèrent et demandèrent une fonction à la cour — ils pensaient à leur vieillesse — et dirent :

— Il est bon d'avoir un morceau de pain assuré pour ses vieux jours !

Le prince se leva et céda son lit à Gerda ; il ne pouvait rien faire de plus pour elle dans l'immédiat. Quant à elle, elle joignit ses petites mains et pensa : « Que tous les hommes et les animaux sont bons ! » Puis elle ferma les yeux et s'endormit paisiblement. De nouveau, les rêves revinrent dans la chambre, mais cette fois ils ressemblaient à des anges de Dieu et transportaient Kay sur un petit traîneau ; il faisait signe de la tête à Gerda. Hélas ! Tout cela n'était qu'un songe et disparut dès que la petite fille se réveilla.

Le lendemain, on l'habilla de soie et de velours des pieds à la tête et on lui permit de rester au palais autant qu'elle le souhaiterait. La petite fille aurait pu vivre là joyeusement et sans souci, mais elle ne séjourna que quelques jours et demanda qu'on lui donnât une voiture avec un cheval et une paire de chaussures — elle voulait repartir chercher à travers le monde son frère adoptif.

On lui donna des chaussures, un manchon et une merveilleuse robe, et lorsqu'elle eut fait ses adieux à tous, une carrosse doré, orné d'écussons du prince et de la princesse brillants comme des étoiles, s'approcha des portes. Sur la tête du cocher, des laquais et des postillons — car on lui avait aussi donné des postillons — brillaient de petites couronnes d'or. Le prince et la princesse installèrent eux-mêmes Gerda dans la voiture et lui souhaitèrent bon voyage. Le corbeau des bois, qui s'était déjà marié, accompagna la petite fille durant les trois premiers milles et s'assit à côté d'elle dans la voiture — il ne pouvait voyager tourné vers les chevaux. La corneille apprivoisée restait perchée sur la porte et battait des ailes. Elle ne partit pas accompagner Gerda, car elle souffrait de maux de tête depuis

qu'elle avait obtenu sa charge à la cour et mangeait trop. La voiture était bourrée de biscuits sucrés, et le coffre sous le siège rempli de fruits et de pains d'épices.

— Adieu ! Adieu ! crièrent le prince et la princesse.

Gerda pleura, la corneille aussi. Ainsi parcoururent-ils les trois premiers milles. Là, le corbeau prit congé de la petite fille. La séparation fut pénible ! Le corbeau s'envola sur un arbre et agita ses ailes noires jusqu'à ce que la voiture, rayonnante comme le soleil, eût disparu de vue.

LA PETITE VOLEUSE

Cinquième récit

Ainsi Gerda pénétra dans une forêt sombre, mais la voiture brillait comme le soleil et attira immédiatement l'attention des brigands. Ils ne purent se retenir et fondirent sur elle en criant : « De l'or ! De l'or ! » Ils saisirent les chevaux par la bride, tuèrent les petits jockeys, le cocher et les domestiques, et arrachèrent Gerda de la voiture.

— Regardez donc quelle jolie petite fille, bien en chair ! Nourrie de noisettes ! dit la vieille brigande à la longue barbe rude et aux sourcils touffus retombants. Bien en chair, tel un agneau ! Voyons un peu quel goût elle aura !

Et elle tira un couteau aigu et étincelant. Quelle horreur !

— Aïe ! cria-t-elle soudain : sa propre fille, assise derrière elle, venait de la mordre à l'oreille ; cette enfant était si sauvage et si capricieuse que c'en était admirable !

— Ah, mauvaise gamine ! cria la mère, mais elle n'eut pas le temps de tuer Gerda.

— Elle jouera avec moi ! dit la petite voleuse. Elle me donnera son manchon, sa jolie petite robe, et dormira avec moi dans mon petit lit.

Et la petite fille mordit de nouveau sa mère avec une telle force que celle-ci bondit et tourna sur elle-même. Les brigands éclatèrent de rire :

— Regardez comme elle saute avec sa fillette !

— Je veux monter dans la voiture ! cria la petite voleuse, et elle obtint gain de cause : elle était terriblement gâtée et entêtée.

Elles s'installèrent avec Gerda dans la voiture et galopèrent à travers souches et bosses jusqu'au plus profond de la forêt. La petite voleuse avait la taille de Gerda, mais elle était plus forte, plus large d'épaules et beaucoup plus basanée. Ses yeux

étaient tout noirs, mais empreints d'une certaine tristesse. Elle étreignit Gerda et dit :

— Ils ne te tueront pas tant que je ne serai pas fâchée contre toi ! Tu es probablement une princesse ?

— Non ! répondit la petite fille, et elle raconta ce qu'elle avait enduré et combien elle aimait Kay.

La petite voleuse la regarda sérieusement, hocha légèrement la tête et dit :

— Ils ne te tueront pas, même si je me fâche contre toi — c'est moi-même qui te tuerai plutôt !

Puis elle essuya les larmes de Gerda, après quoi elle glissa ses deux mains dans le joli manchon doux et chaud de celle-ci.

La voiture s'arrêta enfin ; elles entrèrent dans la cour du château des brigands. Celui-ci était couvert d'énormes fissures d'où s'envolaient corbeaux et corneilles ; d'immenses bouledogues surgirent de quelque part et regardaient avec une férocité telle qu'on eût dit qu'ils voulaient dévorer tout le monde, mais ils n'aboyaient pas — cela leur était interdit.

Au milieu d'une vaste salle aux murs à demi écroulés et noircis de suie, au sol de pierre, un feu crépitait ; la fumée montait vers le plafond et devait elle-même chercher une issue ; au-dessus du feu bouillonnait dans une énorme marmite une soupe, tandis que sur des broches rôtissaient lièvres et lapins.

— Tu dormiras avec moi ici, près de ma petite ménagerie ! dit la petite voleuse à Gerda.

On nourrit et abreuva les deux fillettes, puis elles se retirèrent dans leur coin où de la paille avait été étendue et recouverte de tapis. Plus haut, perchées sur des bâtons, se trouvaient plus d'une centaine de pigeons ; tous semblaient dormir, mais lorsque les petites filles s'approchèrent, ils remuèrent légèrement.

— Ils sont tous à moi ! dit la petite voleuse, saisit un pigeon par les pattes et le secoua si fort qu'il battit des ailes. Tiens, embrasse-le ! cria-t-elle en poussant le pigeon directement contre le visage de Gerda. Et voici, continua-t-elle en désignant deux pigeons nichés dans une petite cavité du mur, derrière une grille de bois, les fripons des forêts ! Ces deux-là sont des fripons des forêts ! Il faut les garder enfermés, sinon ils s'envoleraient aussitôt ! Et voici mon cher vieux Biačka ! ajouta-t-elle en tirant par les bois un renne du Nord attaché au mur, portant un collier de cuivre brillant. Lui aussi doit être tenu

attache-le, sinon il s'enfuira ! Chaque soir, je lui chatouille le cou avec mon couteau bien aiguisé : il a une peur bleue de mourir ainsi !

Sur ces mots, la petite brigande tira d'une fente dans le mur un long couteau et le passa sur le cou du renne. Le pauvre animal se mit à ruer, tandis que la fillette éclatait de rire et entraînait Gerda vers le lit.

— Tu dors donc avec ton couteau ? demanda Gerda en jetant un coup d'œil oblique vers la lame aiguë.

— Toujours ! répondit la petite brigande. Qui sait ce qui peut arriver ! Mais raconte-moi encore une fois l'histoire de Kaï et comment tu t'es mise en route à travers le monde entier !

Gerda raconta tout. Les pigeons des bois, dans leur cage, roucoulaient doucement ; les autres pigeons dormaient déjà ; la petite brigande entoura de l'un de ses bras le cou de Gerda — dans l'autre main, elle tenait son couteau — et se mit à ronfler, mais Gerda ne put fermer l'œil, ignorant si on la tuerait ou si on lui laisserait la vie sauve. Les brigands étaient assis autour du feu, chantaient et buvaient, tandis que la vieille brigande faisait des culbutes. C'était effrayant à voir pour la pauvre enfant.

Soudain, les pigeons des bois roucoulèrent :

— Courrou ! Courrou ! Nous avons vu Kaï ! Une poule blanche portait sur son dos son traîneau, et lui était assis dans le traîneau de la Reine des Neiges. Ils volaient au-dessus de la forêt alors que nous, petits, étions encore dans notre nid ; elle souffla sur nous, et tous moururent, sauf nous deux ! Courrou ! Courrou !

— Que dites-vous là ! s'écria Gerda. Où donc la Reine des Neiges est-elle partie ? Le savez-vous ?

— Elle est certainement partie en Laponie, car là-bas règnent la neige et la glace éternelles ! Demande au renne attaché ici !

— Oui, là-bas, neige et glace éternelles : c'est merveilleusement beau ! dit le renne. Là-bas, on saute en toute liberté sur d'immenses plaines de glace étincelantes ! Là-bas se dresse la tente d'été de la Reine des Neiges, tandis que ses demeures permanentes se trouvent au pôle Nord, sur l'île du Spitzberg !

— Ô Kaï, mon cher Kaï ! soupira Gerda.

— Reste donc tranquille ! dit la petite brigande. Sinon, je te plante mon couteau dans le corps !

Au matin, Gerda lui rapporta ce qu'elle avait entendu des pigeons des bois. La petite brigande regarda Gerda sérieusement, hocha la tête et dit :

— Eh bien, soit !... Sais-tu où se trouve la Laponie ? demanda-t-elle ensuite au renne.

— Qui pourrait le savoir mieux que moi ! répondit le renne, dont les yeux brillèrent. C'est là que je suis né et que j'ai grandi, c'est là que je sautais sur les plaines enneigées !

— Alors écoute ! dit la petite brigande à Gerda. Tu vois, tous les nôtres sont partis ; il ne reste à la maison que ma mère ; dans un instant, elle boira un coup à même la grande bouteille et s'assoupira — alors je ferai quelque chose pour toi !

Là-dessus, la fillette bondit hors du lit, embrassa sa mère, lui tira la barbe et dit :

— Bonjour, ma petite chèvre adorée !

Et la mère lui donna sur le nez quelques chiquenaudes, si bien que le nez de l'enfant devint rouge puis bleu, mais tout cela se faisait avec tendresse.

Ensuite, lorsque la vieille eut bu à sa bouteille et se mit à ronfler, la petite brigande s'approcha du renne et dit :

— On pourrait encore longtemps s'amuser à tes dépens ! Tu es vraiment trop drôle quand on te chatouille avec un couteau bien aiguisé ! Mais bon, soit ! Je vais te détacher et te rendre la liberté. Tu peux retourner dans ta Laponie, mais en échange, tu dois conduire cette fillette jusqu'au palais de la Reine des Neiges — là-bas se trouve son frère adoptif. Tu as naturellement entendu ce qu'elle racontait ? Elle parlait assez fort, et toi, tu as toujours les oreilles dressées.

Le renne bondit de joie. La petite brigande hissa Gerda sur son dos, l'y attacha solidement par précaution et glissa sous elle un petit coussin moelleux pour qu'elle fût plus à l'aise.

— Ainsi soit-il, dit-elle ensuite, reprends tes bottes de fourrure — il va faire froid ! Quant au manchon, je le garde pour moi, il est vraiment trop beau ! Mais je ne te laisserai pas geler : voici les énormes mitaines de maman, elles te monteront jusqu'aux coudes ! Mets-y tes mains ! Voilà, maintenant, avec tes mains, tu ressembles à ma affreuse mère !

Gerda pleurait de joie.

— Je déteste quand on pleurniche ! dit la petite brigande. Il faut maintenant avoir l'air gai ! Tiens, voici encore deux pains et un jambon ! Quoi ? Tu n'auras pas faim, n'est-ce pas !

L'un et l'autre furent attachés au renne. Puis la petite brigande ouvrit la porte, attira les chiens à l'intérieur, coupa avec son couteau bien aiguisé la corde qui retenait le renne et lui dit :

— Allez, vite ! Et prends bien soin de la fillette, attention !

Gerda tendit à la petite brigande ses deux mains enfermées dans les énormes mitaines et prit congé d'elle. Le renne partit au grand galop à travers souches et buttes, à travers forêts, marécages et steppes. Les loups hurlaient, les corbeaux croassaient, et soudain le ciel siffla et lança des colonnes de feu.

— Voici mon aurore boréale natale ! dit le renne. Regarde comme cela brûle !

Et il courut plus loin, sans s'arrêter ni jour ni nuit. Les pains furent mangés, le jambon aussi, et voilà que Gerda se trouva en Laponie.

LA LAPONE ET LA FINNOISE

Sixième récit

Le renne s'arrêta devant une misérable cabane ; le toit descendait jusqu'au sol même, et la porte était si basse que les gens devaient y entrer à quatre pattes. À l'intérieur se trouvait une vieille Lapone qui faisait frire du poisson à la lumière d'une lampe à graisse. Le renne raconta à la Lapone toute l'histoire de Gerda, mais commença par raconter la sienne propre — elle lui semblait beaucoup plus importante. Quant à Gerda, elle était tellement engourdie par le froid qu'elle ne pouvait même pas parler.

— Ah, pauvres gens ! dit la Lapone. Il vous reste encore un long chemin à faire ! Il faudra parcourir plus de cent milles avant d'atteindre la Finlande, où la Reine des Neiges possède une maison de campagne et allume chaque soir des feux de Bengale bleus. Je vais écrire quelques mots sur une morue séchée — je n'ai pas de papier — et vous la porterez à la Finnoise qui habite par là-bas et saura mieux que moi vous dire ce qu'il faut faire.

Lorsque Gerda se fut réchauffée, eut mangé et bu, la Lapone écrivit quelques mots sur la morue séchée, recommanda à Gerda de bien la conserver, puis attacha la fillette sur le dos du renne, qui repartit au galop. Le ciel siffla de nouveau et lança des colonnes d'une merveilleuse flamme bleue. Ainsi le renne arriva avec Gerda en

Finlande et frappa à la cheminée de la Finnoise — chez elle, il n'y avait même pas de porte.

Quelle chaleur il régnait dans son logis ! La Finnoise elle-même, petite femme sale, se promenait à demi nue. Elle arracha vivement à Gerda tous ses vêtements, ses mitaines et ses bottes, sinon l'enfant aurait eu trop chaud ; elle posa un morceau de glace sur la tête du renne, puis se mit à lire ce qui était écrit sur la morue séchée. Elle lut tout, mot pour mot, trois fois, jusqu'à ce qu'elle l'eût appris par cœur, puis jeta la morue dans la marmite à soupe, car le poisson était encore bon à manger, et chez la Finnoise, rien ne se perdait inutilement.

Alors le renne raconta d'abord sa propre histoire, puis celle de Gerda. La Finnoise clignait de ses yeux intelligents, mais ne disait pas un mot.

— Tu es une femme si sage ! dit le renne. Je sais que tu peux lier d'un seul fil les quatre vents ; quand le capitaine en délie un, le vent devient favorable ; s'il en délie un autre, le temps se gâte ; s'il délie le troisième et le quatrième, il s'élève une telle tempête qu'elle brise les arbres en mille morceaux. Ne pourrais-tu pas préparer pour la fillette une potion qui lui donnerait la force de douze héros ? Alors elle vaincrait la Reine des Neiges !

— La force de douze héros ! dit la Finnoise. Et à quoi bon tant de force !

Sur ces mots, elle prit sur une étagère un grand rouleau de cuir et le déroula : on y voyait d'étranges caractères ; la Finnoise se mit à les lire et les lut si longtemps que la sueur lui perla au front.

Le renne recommença à supplier en faveur de Gerda, et Gerda elle-même regardait la Finnoise avec des yeux si suppliants, emplis de larmes, que celle-ci cligna de nouveau des yeux, emmena le renne à l'écart et, tout en remplaçant la glace sur sa tête, lui murmura :

— Kaï est bel et bien chez la Reine des Neiges, mais il est parfaitement content et pense qu'il ne pourrait être nulle part mieux. La cause de tout cela, ce sont les éclats du miroir logés dans son cœur et dans son œil. Il faut les retirer, sinon il ne redeviendra jamais un être humain et la Reine des Neiges conservera sur lui son pouvoir.

— Mais ne peux-tu aider Gerda d'une manière ou d'une autre à détruire ce pouvoir ?

— Je ne peux la rendre plus forte qu'elle ne l'est déjà. Ne vois-tu pas combien grande est sa force ? Ne vois-tu pas que les hommes et les animaux la servent ? Elle a fait à pied le tour de la moitié du monde ! Ce n'est pas chez nous qu'elle doit

chercher sa force ! La force réside dans son cher petit cœur d'enfant innocent. Si elle-même ne peut pénétrer dans le palais de la Reine des Neiges et retirer les éclats du cœur de Kai, alors nous encore moins ne pourrons l'aider ! À deux milles d'ici commence le jardin de la Reine des Neiges. Conduis-y la fillette, dépose-la près d'un grand buisson couvert de baies rouges, et retourne immédiatement sur tes pas !

Sur ces mots, la Finnoise hissa Gerda sur le dos du renne, et celui se mit à courir de toutes ses forces.

— Aïe, je n'ai pas de bottes fourrées ! Aïe, je n'ai pas de moufles ! — s'écria Gerda, se retrouvant dans le froid glacial.

Mais le renne n'osa pas s'arrêter avant d'avoir atteint le buisson aux baies rouges ; là, il déposa la petite fille, l'embrassa sur les lèvres mêmes, et de grosses larmes brillantes roulèrent de ses yeux. Puis il repartit comme une flèche. La pauvre enfant resta toute seule, absolument seule, dans un froid craquant, sans souliers, sans moufles.

Elle courut en avant de toutes ses forces ; vers elle accourait tout un régiment de flocons de neige, mais ils ne tombaient pas du ciel — le ciel était tout à fait clair, et l'aurore boréale y flamboyait — non, ils couraient sur la terre droit sur Gerda et, à mesure qu'ils approchaient, devenaient de plus en plus gros. Gerda se rappela les grands et beaux flocons vus à travers la loupe, mais ceux-ci étaient bien plus grands, plus effrayants, des formes et des aspects des plus étonnants, et tous vivants. C'étaient les avant-gardes de l'armée de la Reine des Neiges. Les uns ressemblaient à de grands hérissons hideux, les autres à des serpents à cent têtes, les troisièmes à de gros ours au poil hérissé. Mais tous brillaient également de blancheur, tous étaient des flocons de neige vivants.

Gerda se mit à réciter le « Notre Père » ; il faisait si froid que le souffle de la petite fille se transformait aussitôt en un épais brouillard. Ce brouillard s'épaississait de plus en plus, mais voilà qu'en commencèrent à se détacher de petits anges lumineux qui, ayant posé le pied sur la terre, grandissaient pour devenir de grands anges menaçants, avec des casques sur la tête et des lances et des boucliers dans les mains. Leur nombre augmentait sans cesse, et, lorsque Gerda eut terminé sa prière, autour d'elle s'était déjà formé toute une légion. Les anges reçurent les monstres de neige sur leurs lances, et ceux-ci se dispersèrent en mille morceaux. Gerda put maintenant avancer sans crainte : les anges caressaient ses mains et ses pieds, et elle n'avait plus si froid. Enfin la petite fille parvint jusqu'au palais de la Reine des Neiges.

Voyons donc ce qui arrivait en ce moment à Kaï. Il ne pensait nullement à Gerda, et encore moins au fait qu'elle fût prête à entrer chez lui.

CE QUI SE PASSA DANS LE PALAIS DE LA REINE DES NEIGES ET CE QUI ARRIVA ENSUITE

Conte septième

Les murs du palais de la Reine des Neiges avaient été créés par la tempête, les fenêtres et les portes avaient été percées par les vents furieux. Des centaines d'immenses salles, éclairées par l'aurore boréale, s'étendaient l'une après l'autre ; la plus grande s'étendait sur de nombreuses, de très nombreuses lieues. Comme il faisait froid, comme c'était désert dans ces palais blancs, étincelants d'un vif éclat ! La joie n'y avait jamais mis les pieds ! Ne serait-ce qu'une rare fois qu'on eût organisé une soirée d'ours, avec des danses au son de la musique de la tempête, où les ours blancs auraient pu se distinguer par leur grâce et leur habileté à marcher sur leurs pattes de derrière, ou qu'on eût formé une partie de cartes, avec disputes et bagarres, ou enfin que se fussent réunies pour bavarder autour d'une tasse de café les petites commères renardes blanches — non, jamais et rien ! Froid, désert, mort ! L'aurore boréale jaillissait et brûlait avec tant de régularité qu'on pouvait calculer avec précision à quelle minute la lumière s'intensifierait et à quelle minute elle faiblirait. Au milieu de la plus grande salle de neige, déserte, se trouvait un lac gelé. La glace s'y était fendue en milliers de morceaux, d'une régularité et d'une uniformité merveilleuses : l'un comme l'autre. Au milieu du lac se dressait le trône de la Reine des Neiges ; elle s'y asseyait lorsqu'elle était chez elle, disant qu'elle était assise sur le miroir de la raison ; à son avis, c'était le seul et le meilleur miroir du monde.

Kaï était tout bleu, presque noir de froid, mais il ne s'en apercevait pas : les baisers de la Reine des Neiges l'avaient rendu insensible au froid, et son cœur lui-même était un morceau de glace. Kaï s'amusait avec des glaçons plats et pointus, les arrangeant de toutes les façons possibles. Il existe un jeu — assembler des figures avec de petites planchettes de bois — qui s'appelle le casse-tête chinois. Kaï aussi assemblait diverses figures ingénieuses, mais avec des glaçons, et cela s'appelait le jeu de glace de la raison. À ses yeux, ces figures étaient un miracle d'art, et leur assemblage — une occupation de première importance. Cela venait de ce qu'un éclat du miroir magique était logé dans son œil ! Il assemblait avec les glaçons même des mots entiers, mais il ne pouvait aucunement assembler celui qu'il désirait particulièrement : le mot « éternité ». La Reine des Neiges lui avait dit : « Si tu assembles ce mot, tu seras ton propre maître, et je te donnerai le monde entier et une paire de nouveaux patins. » Mais il ne pouvait aucunement l'assembler.

— Maintenant je vais voler vers les contrées chaudes ! — dit la Reine des Neiges.
— Je jetterai un coup d'œil dans les chaudières noires !

Par chaudières, elle entendait les cratères des montagnes enflammées — le Vésuve et l'Etna.

— Je les blanchirai un peu ! C'est bon après les citrons et les raisins ! Et elle s'envola, tandis que Kaï restait seul dans l'immense salle déserte, regardant les glaçons et pensant, pensant sans cesse, si bien que sa tête en craquait. Il restait assis au même endroit, si pâle, si immobile, comme s'il n'était pas vivant. On aurait pu croire qu'il était gelé.

C'est précisément à ce moment-là que Gerda entra par les énormes portes percées par les vents furieux. Elle avait récité la prière du soir, et les vents s'étaient apaisés, comme endormis. Elle pénétra librement dans l'immense salle de glace déserte et aperçut Kaï. La petite fille le reconnut aussitôt, se jeta à son cou, l'étreignit fortement et s'écria :

— Kaï, mon cher Kaï ! Enfin je t'ai trouvé !

Mais il restait assis, tout aussi immobile et froid. Alors Gerda pleura ; ses larmes chaudes tombèrent sur sa poitrine, pénétrèrent dans son cœur, firent fondre son écorce de glace et liquéfièrent l'éclat. Kaï regarda Gerda, et elle chanta :

Déjà les roses fleurissent dans les vallées,

L'enfant Jésus est ici avec nous !

Kaï fut soudain inondé de larmes et pleura si longtemps et si fort que l'éclat sortit de son œil avec les larmes. Alors il reconnut Gerda et se réjouit.

— Gerda ! Ma chère Gerda !.. Où donc as-tu été si longtemps ? Où étais-je moi-même ? — Et il regarda autour de lui. — Comme il fait froid ici, comme c'est désert !

Et il se serra fortement contre Gerda. Elle riait et pleurait de joie. Oui, la joie était telle que même les glaçons se mirent à danser, et quand ils furent fatigués, ils s'allongèrent et composèrent justement ce mot que la Reine des Neiges avait demandé à Kaï d'assembler ; l'ayant assemblé, il pouvait devenir son propre maître, et recevoir d'elle en cadeau le monde entier et une paire de nouveaux patins.

Gerda embrassa Kaï sur les deux joues, et elles refleurirent de roses, elle embrassa ses yeux, et ils brillèrent comme les siens ; elle embrassa ses mains et ses pieds, et il redevint vigoureux et bien portant. La Reine des Neiges pouvait revenir quand

elle voudrait : son acte d'affranchissement gisait là, écrit en lettres de glace étincelantes.

Kaï et Gerda, main dans la main, sortirent des palais de glace déserts ; ils marchaient et parlaient de leur grand-mère, de leurs roses, et sur leur chemin les vents furieux s'apaisaient, le soleil apparaissait. Lorsqu'ils arrivèrent au buisson aux baies rouges, le renne du Nord les y attendait déjà. Il avait amené avec lui une jeune femelle renne ; ses mamelles étaient pleines de lait ; elle en abreuva Kaï et Gerda et les embrassa directement sur les lèvres. Ensuite Kaï et Gerda se rendirent d'abord chez la Finnoise, se réchauffèrent auprès d'elle et apprirent le chemin du retour, puis — chez la Lapone ; celle-ci leur cousit de nouveaux vêtements, répara son traîneau et partit pour les accompagner.

Le couple de rennes accompagna également les jeunes voyageurs jusqu'à la frontière même de la Laponie, où pointait déjà la première verdure. Là, Kaï et Gerda prirent congé des rennes et de la Lapone.

Voici devant eux la forêt. Les premiers oiseaux chantèrent, les arbres se couvrirent de bourgeons verts. De la forêt, à la rencontre des voyageurs, sortit à cheval sur un magnifique cheval une jeune fille coiffée d'un bonnet rouge vif et avec des pistolets à la ceinture. Gerda reconnut aussitôt et le cheval — il avait autrefois été attelé au carrosse doré — et la jeune fille. C'était la petite brigande : elle s'était lassée de vivre à la maison et avait voulu visiter le Nord, et si cela ne lui plaisait pas — d'autres parties du monde. Elle aussi reconnut Gerda. Quelle joie !

— Eh bien, vagabond ! — dit-elle à Kaï. — J'aimerais savoir si tu vaux la peine qu'on coure après toi jusqu'au bout du monde !

Mais Gerda lui tapota la joue et demanda des nouvelles du prince et de la princesse.

— Ils sont partis pour des contrées étrangères ! — répondit la jeune brigande.

— Et le corbeau avec la corneille ? — demanda Gerda.

— Le corbeau des bois est mort, la corneille apprivoisée est restée veuve, elle porte un brin de laine noire à la patte et se plaint de son sort. Mais tout cela est bagatelle, toi plutôt raconte-moi ce qui t'est arrivé et comment tu l'as trouvé.

Gerda et Kaï lui racontèrent tout.

— Eh bien, voici le conte terminé ! — dit la jeune brigande, leur serra la main et promit de leur rendre visite si jamais elle passait dans leur ville. Puis elle poursuivit son chemin, tandis que Kaï et Gerda prenaient le leur. Ils marchaient, et

sur la route fleurissaient les fleurs printanières, verdoyait l'herbe. Voici que retentit un tintement de cloches, et ils reconnurent les clochers de leur ville natale. Ils

Ils montèrent l'escalier familial et entrèrent dans la chambre, où tout était comme autrefois : les mêmes tic-tac des horloges, la même aiguille qui avançait. Mais, en passant par la petite porte basse, ils remarquèrent qu'ils étaient devenus, entre-temps, des adultes. Des rosiers fleuris et roses regardaient par la fenêtre ouverte depuis le toit ; là même se trouvaient leurs petites chaises d'enfants. Kaï et Gerda s'assirent chacun sur la sienne et se prirent par la main. La froide et déserte splendeur des palais de la Reine des Neiges fut oubliée par eux, comme un rêve pesant. Grand-mère était assise au soleil et lisait à haute voix l'Évangile : « Si vous ne devenez comme des enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux ! »

Kaï et Gerda se regardèrent l'un l'autre et comprirent alors seulement le sens du vieux psaume :

Déjà les roses fleurissent dans les vallées,

L'Enfant Jésus est ici avec nous.

Ainsi restèrent-ils assis côte à côte, tous deux déjà adultes, mais enfants par le cœur et par l'âme, tandis qu'au dehors régnait un été chaud et bienfaisant !